

L'enfer du Vélodrome d'Hiver

Les sœurs Cathala, qui avaient été envoyées au Vel' d'Hiv' munies de faux certificats d'assistante sociale par le Mouvement national contre le racisme, racontent :

« Le Vélodrome d'Hiver aurait contenu le premier jour environ douze mille personnes. Rien n'était préparé pour elles. Pas même de la paille. Les internés sont "installés" sur les bancs, ou assis par terre. La nuit, les enfants couchaient par terre, les adultes sont restés assis sur les bancs. Pas de ravitaillement les deux premiers jours. Ceux qui n'avaient pas de provisions sont restés le ventre creux. Au troisième jour, on a distribué 70 g de pain et trois bols de bouillon Kub par jour et par personne.

Pas d'eau à boire ni pour se laver. Les W-C, au nombre d'une douzaine, furent vite bouchés et personne pour les remettre en état. Ils débordèrent et incommodèrent les internés. Cette situation n'a pas tardé à déclencher une série d'évanouissements, de crises de nerfs, de poussées de maladies, de tentatives de suicide. Il n'y avait que trois médecins et un nombre insuffisant d'infirmières. Une jeune fille de seize ans a eu des syncopes pendant toute la journée qui a suivi sa libération (due à sa nationalité française). Une fois remise, elle a déclaré : "Un véritable abattoir, les malades crachent du sang; on s'évanouit sans cesse. Les cris des enfants sont assourdissants. On devient fou."

Un ancien combattant, libéré avec sa famille, noir de crasse, déclare : "Nous sommes sauvés de la mort. J'ai été au front, j'ai été blessé, mais je n'ai jamais vu de choses pareilles."



Photo ministère de la Défense, DMPA.
Légende originelle :
«Rafle de Juifs à Paris» (sans date).

Il est évident qu'il s'agit d'une scène devant un centre de tri de la rafle des 16 et 17 juillet 1942. On voit les autobus de Paris, les policiers français, un nombre important de gens montant dans les autobus et, très nettement (à droite), un landau vide, une charrette avec un baluchon ainsi qu'au premier plan un garçon et une femme, le regard terrifié !

On a assisté à quelques fausses couches, à quelques accouchements. Une jeune femme est devenue folle et hurlait sans arrêt. Une mère de quatre enfants ne cesse de crier. Pendant toute la journée et toute la nuit, une rumeur assourdissante, un bruit infernal emplit l'enceinte.

Les mères, ne pouvant plus assister aux souffrances de leurs petits, demandent aux gendarmes de les tuer ensemble. Pendant les cinq jours, il y a eu plusieurs cas de crises de folie, des tentatives de suicide et une trentaine de morts, dont plusieurs enfants. Quelques mères ont réussi à faire passer leurs enfants de sept, huit et dix ans par un trou, les poussant hors de cette enceinte en leur disant : "Sauve-toi mon enfant, demande à de bonnes gens de t'accueillir, ta mère est perdue pour toujours." Un gendarme, après une nuit de service, a confié, les larmes aux yeux : "Si je devais assister encore une nuit à ce spectacle, je deviendrais fou ou je me tuerais." Les infirmières en chef menaçaient de quitter la place si on n'envoyait pas de secours immédiat.» ■

Un document bouleversant et accablant

« C'est ignoble. On voudrait faire silence
autour de ce crime épouvantable ! »

Lettre d'une jeune assistante sociale à son père

Au Vel' d'Hiv', 12000 Juifs sont parqués, c'est quelque chose d'horrible, de démoniaque, quelque chose qui vous prend à la gorge et vous empêche de crier. Je vais essayer de te décrire le spectacle, mais ce que tu vois déjà, multiplie-le par mille, et tu n'auras seulement qu'une partie de la vérité.

En entrant, tu as d'abord le souffle coupé par l'atmosphère empuantie, et tu te trouves dans ce grand vélodrome noir de gens entassés les uns contre les autres, certains avec de gros ballots déjà salis, d'autres sans rien du tout. Ils ont à peu près un mètre carré d'espace chacun quand ils sont couchés.

Les quelques W-C qu'il y a au Vel' d'Hiv' (tu sais combien ils sont peu nombreux) sont bouchés; personne pour les remettre en état. Tout le monde est obligé de faire ses déjections le long des murs.

Au rez-de-chaussée sont les malades. Les bassins restent pleins à côté d'eux, car on ne sait pas où les vider. Quant à l'eau, depuis que je suis là-bas, je n'ai vu que deux bouches d'eau (comme sur les trottoirs), auxquelles on a adapté un tuyau de caoutchouc. Inutile de te décrire la bousculade. Résultat : les gens ne boivent pas, ne peuvent pas se laver.

Le ravitaillement : une louche de lait par enfant de moins de neuf ans (et encore tous n'en ont pas), deux tartines épaisses de 2 cm de gros pain pour toute la journée (et encore tous n'en ont pas) ; une louche de nouilles ou de purée pour les repas (et encore tous n'arrivent pas à en avoir). Cela va encore, car les gens ont des provisions de chez eux, mais d'ici quelques jours, je ne répons plus de rien.

L'état d'esprit des gens, de ces hommes, femmes et enfants entassés là est indescriptible. Des hurlements hystériques, des cris : « libérez-nous ! », des tentatives de suicide. Il y a des femmes qui veulent se jeter du haut des gradins; elles se précipitent sur toi : « tuez-nous, mais ne nous laissez pas ici », « une piqûre pour mourir, je vous en supplie », et tant d'autres, et tant d'autres.

On voit ici des tuberculeux, des infirmes, des enfants qui ont la rougeole, la varicelle. Les malades sont au rez-de-chaussée; au milieu se trouve le centre de la Croix-Rouge. Là, pas d'eau courante, pas de gaz. Les instruments, le lait, les bouteilles pour les tout-petits (il y en a qui ont treize mois), tout est chauffé sur des réchauds à métal ou à alcool. Pour faire une piqûre, on met des heures.

L'eau est apportée dans des laitières plus ou moins propres. On tire l'eau avec des louches. Il y a trois médecins pour 15 000 personnes et un nombre insuffisant d'infirmières. La plupart des internés sont malades (on est même allé chercher les opérés de la veille dans les hôpitaux, d'où éventrations, hémorragies... J'ai vu aussi un aveugle et une femme enceinte). Le corps sanitaire ne sait où donner de la tête; de plus, le manque d'eau nous paralyse complètement et nous fait négliger totalement l'hygiène. On craint une épidémie.

Pas un seul Allemand! Ils ont raison. Ils se feraient écharper. Quels lâches de faire faire leur sale besogne par des Français! Ce sont des gardes mobiles et des jeunes des « chantiers de jeunesse » qui font le service d'ordre. Inutile de te dire ce qu'ils pensent.

Nous – assistantes sociales et infirmières – avons reçu comme consigne de nos monitrices : « Surtout ne racontez rien de ce qui se passe ici au-dehors. » C'est ignoble. On voudrait faire silence autour de ce crime épouvantable. Mais non, nous ne le permettrons pas. Il faut qu'on le sache. Il faut que tout le monde soit au courant de ce qui se passe ici. ■

Le maréchal Pétain est informé, mais laisse faire

La direction du Secours national, organisme officiel placé sous le parrainage direct du maréchal, lui adresse un rapport, daté du 20 juillet, sur l'action d'aide aux « Juifs étrangers arrêtés le 16 juillet » : « Le Secours national – dit le rapport – a fait venir dès vendredi dix-huit cuisines roulantes et a pu distribuer une nourriture sommaire : un peu de café et, une fois par jour, un peu de nouilles et des haricots que les détenus recueillaient dans leurs mains faute de récipients. » Les responsables du Secours national n'ignorent pas que les internés seront déportés et semblent inquiets devant le sort des enfants : « Quand les Juifs seront emmenés à Drancy, le tri sera opéré pour envoyer les parents en wagons plombés par cinquante, après avoir été séparés de leurs enfants. La question des enfants, au nombre de quatre mille, se posera prochainement. Ils ne peuvent être, d'une façon immédiate, pris en charge par l'Assistance publique. » ■